

n'avons pas réellement sujet de nous alarmer. La seule précaution à prendre c'est de tenir les appartements et les lieux environnants dans une constante propreté et une parfaite hygiène, tant sous le rapport d'une bonne ventilation qu'autrement.

Malheureusement, comme dans le temps de choléra, on exagère souvent la situation, et le plus souvent la peur quelquefois contribue à augmenter le nombre des malades qui se croient réellement atteints de fièvres.

Nous espérons qu'avec les mesures de précautions qui viennent d'être prises par nos institutions d'enseignement, et une constante vigilance de la part du Comité de Santé, pour éloigner toutes les causes propres à engendrer ces maladies, il n'y aura plus, avant peu, aucun cas de fièvres typhoïdes à signaler.

— Voici en quels termes l'*Echo des Deux Mondes* juge la situation aux Etats Unis :

Les Etats-Unis inaugurent le second siècle de leur existence par une véritable calamité publique. Les sourdes haines qu'a accumulées contre soi le capital depuis que les théories socialistes ont envahi le nouveau monde éclatent de toutes parts et jettent la terreur dans les esprits les moins timides. Ce n'est pas qu'il y ait à redouter pour le présent des excès entièrement irrépressibles ; mais chacun sent qu'on n'en est qu'aux premiers chapitres d'un drame sanglant, dont le dénouement n'est que reculé à regret par ses ministres auteurs.

En dépit de l'indiscipline déplorable des gardes nationales, et de l'incapacité flagrante de quelques-uns de leurs chefs, il est probable qu'elles viendront à bout cette fois encore de cette insurrection. Mais, dans quelques mois, quand les rigueurs de l'hiver commenceront à sévir, on verra surgir des cloaques des grandes villes des millions d'ouvriers sans emploi, dressés cette fois militairement et contre lesquels nos jeunes miliciens seront totalement impuissants. Rien n'est terrible comme l'ouvrier poussé au désespoir par la vue de sa famille affamée ! Dieu préserve les Etats-Unis d'une pareille expérience !

Sous le titre "A nos habitants et artisans du Canada," nous lisons quelques passages d'un article bien propre à graver dans nos cœurs le souvenir de ceux qui à plus d'un titre doivent nous être chers, le souvenir de nos ancêtres qui nous ont laissés de si glorieux monuments, et qui ont implanté dans notre pays cette foi vivace qui fait notre force et que nous ont légué nos ancêtres que l'auteur de cet écrit appelle les *français du bon Dieu*. Nos lecteurs le liront sans doute avec plaisir.

Voici ce que cet écrivain du *Franco-Païleur* rapporte des *français du bon Dieu* :

Il y a environ trois cents ans nos ancêtres partaient de France, en la compagnie de saints prêtres, et venaient fonder le Canada. Ils étaient les français du bon Dieu, parce qu'ils étaient respectueux à son prêtre de qui il a dit : Celui qui vous écoute m'écoute. Ils laissaient leur pays, la belle France, pour venir habiter au milieu des bois peuplés par de féroces sauvages. Ils emportèrent avec eux la Croix. Cet instrument du salut devait triompher. Voyez ces vaillants missionnaires s'avancer vers ces tribus féroces. On les repousse, on les fait souffrir, on les met à mort. C'est ce qu'ils désiraient. Ils sont heureux, chantent au milieu de leurs tourments, et prient pour leurs bourreaux à la nouvelle de la mort d'un missionnaire ; des milliers de religieux, oui des milliers de religieux, qui habitent la belle France, se jettent aux pieds de leur Supérieur et demandent à aller gagner la couronne du martyr. Ce sont des français du bon

Dieu.

Ils étaient partout, en Asie, et Afrique, en Amérique, en Océanie, ils ne veulent qu'une chose, glorifier Dieu. Ils ont des compagnes ; de jeunes vierges de dix huit à vingt ans demandent à les suivre vers les pays lointains. Ces intrépides guerrières s'avancent partout sans peur comme sans arme. Pour toute défense, leur front est couvert d'un bandeau blanc, sur lequel, un jour, un ange aux ailes d'or, en y traçant le plus beau des noms, y déposera la plus belle des fleurs. Elles aussi sont partout où il y a des âmes à sauver. Elles savent souffrir et mourir pour la sainte cause du bon Dieu. Ce sont les françaises du bon Dieu.

Un jour Napoléon Ier, accompagné de son Etat Major, s'arrêta dans une maison abandonnée, au milieu d'une campagne, pour laisser passer un orage qui versait l'eau par torrent, sur la tête des pauvres voyageurs. Au beau milieu de la tempête, un prêtre, pataugeant dans la boue jusqu'au cou, passa, demi trottinant dans le maintien le plus modeste et le plus recueilli. Une petite lampe qu'il tenait en main, faisait voir qu'il allait administrer quelque moribond. Napoléon le regarda avec un étonnement mêlé d'admiration, puis se retourna vers ses généraux, il s'écria : "Quelle pâte d'hommes que ces curés français. Cette crème de nos campagnards ! Généraux, en avant ! Cette homme m'humilie, et je ne saurais souffrir qu'en ce jour il ne se fit plus grand que moi !"

En voyant ces nombreux religieux et religieuses, et ces pauvres mais braves colons français nos frères, je me sens porté à emprunter ces paroles de ce grand juge du mérite des hommes, et vous dire : Quelle pâte d'hommes que tous ceux qui nous ont défriché notre bonne terre du Canada et qui l'ont fertilisée de leurs sueurs et de leur sang, et qui nous ont légué un bien plus précieux encore : le respect, la vénération la plus profonde pour le père de Notre Seigneur le ministre du Très-Haut. Puissions nous les imiter, et comme eux savoir mourir enfant dévoué de l'Eglise Catholique. Nous serions alors les Canadiens du Bon Dieu !"

Malheureusement ces bons français du bon Dieu, dans cette France appelée à si juste titre la fille aînée de l'Eglise, ont à lutter contre des ennemis autant à craindre que ces sauvages féroces qui peuplaient notre pays il y a trois siècles ; ils ont à lutter contre les artifices de la Révolution et des sociétés secrètes qui se disputent des victimes pour les enlever sous leur bannière diabolique. Ces hommes de la Révolution, ces ecclésiastiques, affiliés des sociétés secrètes que l'on rencontre malheureusement dans notre jeune pays, en petit nombre cependant, ce sont les *français du diable*. Nous les avons vus à l'œuvre dans quelques-unes de nos villes ; ils sont ici comme en France, déblatérant contre la religion et ses prêtres. Ils ont semé leur germe de perversité jusque dans les Etats-Unis, où ils sont que trop souvent en contact avec nos jeunes compatriotes ; car c'est aux jeunes gens qu'ils s'attaquent principalement pour opérer leur œuvre de perversité, et ils parviennent insensiblement à les corrompre. Ils emploient pour cela toute espèce de ruse. Ils savent très-bien que pour prendre l'oiseau il faut cacher le filet, et que, pour assassiner en trahison un ami, il faut cacher le poignard jusqu'au moment de faire le coup. Ils ont donc grand soin au commencement de ne pas laisser paraître leur impiété, assurés qu'ils auraient peu de chances de succès auprès des jeunes gens qui ont encore dans le cœur une teinte de foi, s'ils ne cachaient leur traîne perfide. L'oiseau de proie ne se précipite pas du premier oïan sur la victime qu'il convoite, il tourne d'abord plusieurs fois autour en décrivant de vastes cercles, et au moment favorable il fond sur